



LA RAFALE

SUR L'ALBUM DE M^{lle} L. B. . . .

Le jour s'en va. Voici les ténèbres nouvelles.
Il fait un temps d'orage. Un oiseau vole en l'air,
Luttant contre le vent de ses trop faibles ailes,
Le souffle furieux l'entraîne dans l'éther.

Les nuages au ciel paraissent des den'elles.
La nuit sombre s'allume alors que suit l'éclair.
Et l'oiseau fatigué cherche encor des tournelles
Pour s'y blottir et fuir cet ouragan d'enfer !

Après de vous le calme a des dou'eurs étranges
Et mes rêves sont purs comme des rêves d'anges
Par vous, de mes douleurs, je puis trouver l'oubli :

Mon cœur est un oiseau que la rafale emporte !
De votre cœur, ô Laure, ouvrez-lui donc la porte
Afin qu'il trouve un gîte et se mette à l'abri.

RENÉ-P. LEMAY.

Québec, 1890.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

« Autour de Saldé, on a groupé pour nous quelques cases de diverses peuplades, cases d'Ouolofs, de Peuls, de Bambaras, cases de forme cylindrique, surmontées d'un cône de paille, quelques-unes simplement faites de branches recouvertes de terre. Et ce qui achève de donner une couleur locale à ces reproductions, ce sont les ustensiles des habitants, leurs calebasses, leur mobilier, leurs nattes, leurs plantations d'alentour ; ce sont eux-mêmes dont on a fait venir quelques échantillons en chair et en os : ici le forgeron, là le tisserand, plus loin le monteur de grigris (ou fétiches), le constructeur de pirogues, le pêcheur, le préparateur du *couscous*, le musicien jouant du *balafon* pour faire danser des *bamboulus*, et surtout ce genre de baladin chantant et guitariste appelé *grillote* qui amuse par ses grimaces ; on a fait venir même, pour garder cet ensemble, des soldats Toucouleurs, des tirailleurs indigènes. Mais on ne parviendra jamais à nous représenter ce monde comme il est chez lui, affreusement cuisinant et sordide ; on ne nous le montrera jamais assez grouillant dans ses cases malpropres et infectes, où pourrit le poisson, où s'étale la viande sèche ; nous avons devant nous toutes les gammes du teint nègre, le noir, le basané, le cuivré, toutes les variétés aussi du costume, le pagne et les verroteries, le *toubé* (qui est leur culotte) et le *boubou* (qui est leur tunique), nous avons ainsi la couleur, mais, grâce au ciel, nous n'aurons pas l'odeur. Et l'on peut même prendre plaisir à voir tisser le coton, à le voir teindre, à le voir broder, à voir façonner des bijoux, fabriquer des hameçons et des dards pour la pêche. D'autres signes d'industrie plus développée nous sont d'ailleurs donnés : outre le commerce de la gomme et la culture de l'arachide, les produits de la colonie sénégalaise sont en état de nous étonner par leur diversité et par l'ingénieux parti qu'ont su tirer les Européens d'un sol avant eux stérile et négligé. On nous montre aussi deux curiosités : la soie végétale et le produit de l'arbre à beurre.

Le dernier village colonial que l'on voit avant le Panorama du *Tout-Paris*, n'appartient pas à une colonie française mais à des possessions de la Hollande. C'est un village Javanais.

Pour donner plus de couleur locale à cette reproduction d'un village des Indes Néerlandaises, il faut l'appeler *Kampong*. On l'a tout entouré d'une clôture de paille. Il s'y dresse deux tourelles couvertes de chaume, avec des murs à bandes blanches et roses, deux maisonnettes avec des toitures surplombantes en forme de vérandas et quelques huttes en bambou ; les bambous et la paille de riz jouent un grand rôle dans ces constructions ; mais il faudrait maintenant des bayadères malaises et des rhinocéros dans le voisinage, mais on ne peut tout avoir en ce monde.

Il est très solennel, le palais du Ministère de la Guerre, et il indique bien ce qu'il est : c'est, par

excellence, un édifice officiel, et à le voir habillé de trophées sculptés, sabres et cuirasses, on devine qu'il est militaire. Un autre indice significatif est la porte de château fort qui le précède, porte flanquée de tours rondes et de murs à créneaux, bordée de fossés et munie de ponts-levis. Cela, sans doute, pour rappeler le temps où l'on ne songeait guère à célébrer l'industrie par des fêtes, où les batailles n'étaient pas scientifiques, où les querelles des peuples ne se tranchaient point encore avec des fusils à répétition et des canons portant à 15 kilomètres. Quand vous avez franchi ce vieux vestige de fortification démodée, notre époque moderne vous apparaît par son goût monumental, son goût pour la symétrie, son goût pour les emblèmes. A droite et à gauche, pavillons d'angle tout pareils, avec des bas-reliefs pyramidaux (du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant) ; au centre, grand porche à colonnes, faisceaux et panoplies ; sur les lignes de façade, bombes en plâtre, fumantes et prêtes à éclater, casques vides, en plâtre aussi, avec des ailes, pour indiquer l'essor que prend maintenant le génie des armes. Voilà, je crois, des armes parlantes.

A l'intérieur, les curiosités exposées sont de deux sortes : les unes industrielles, les autres historiques ; les premières sont des envois d'exposants ; les secondes proviennent de musées d'artilleries ou de collections militaires. Ce que les exposants présentent là sont naturellement des effets d'habillement, des *fourmitures*, des *engins* perfectionnés et autres échantillons de ce qu'ils savent faire pour équiper les hommes, harnacher les chevaux, armer les forts, armer les navires. Ce qu'on a réuni de vieux *engins*, de vieilles armures, de vieux biscaïens, de vieux soufleurs est infiniment plus amusant à regarder pour tout visiteur qui n'est pas spécialiste, mais simplement amateur de détroques et de bibelots. L'histoire des insignes, celle des uniformes, celle des machines de siège et des projectiles, s'y trouvent plus ou moins complètement reconstituées. Il y a aussi une histoire de l'équitation et de la maréchalerie, figurée surtout par une riche collection de fers à cheval classés siècle par siècle. Des gravures, des peintures, des portraits aident à ces incursions dans le passé. Ainsi, le rétrospectif joue un rôle considérable dans cette exposition militaire, comme dans les expositions du Champ de Mars. Il est remarquable que cette tendance à passer en revue les reliques des anciens temps coïncide avec le déclin où sont tombées les études historiques dans les collèges et la part si amoindrie qui leur est faite dans l'éducation actuelle. Au fond, cela s'explique assez : nous sommes devenus une génération d'imagiers, nous apprenons par les images plus que par les textes, nous aimons mieux voir que lire. C'est plus prompt. Tout tourne au spectacle, même dans les expositions les plus sérieuses, les plus officielles. Dans celle-ci, par exemple, à côté des belles cartes du Dépôt de la Guerre, devant lesquelles la foule ne sait que passer, on a formé une sorte de musée Grévin, qui attire et l'enchanterait bien davantage : c'est une scène de marionnettes immobiles, groupées en tableaux presque vivants, avec les divers costumes de l'armée et dans les différentes attitudes que le soldat prend habituellement.

Il y a le soldat qui salue, le soldat qui fait la popote, le cantinier, l'officier qui fume sa cigarette, l'officier qui lit une lettre ; il est à remarquer que l'officier est complètement sacrifié dans ce tableau, par la physionomie et la tournure qu'on lui a données. L'amusant était de voir circuler, parmi ces figurants qui ne bougent jamais, des artistes occupés à les peindre. »

J. Bonnier

Nous accusons réception du premier numéro du *Courrier Canadien*, journal hebdomadaire, publié par notre collaborateur, M. G.-A. Dumont. C'est une revue essentiellement littéraire, historique et artistique. L'apparence du journal est excellente. Nous souhaitons plein succès à notre confrère.



LE MONUMENT DES BRAVES

Nous publions aujourd'hui une gravure représentant le monument des braves, sur le chemin Sainte-Foye, près Québec. Nos lecteurs connaissent assez ce monument pour que nous les dispensions d'une description.

LA PREMIÈRE NEIGE A QUÉBEC

Cette scène, prise sur le vif, lors de la chute de la première neige à Québec, ne saurait être d'un réalisme plus quintessent, plus zolaïque (selon nos amis de la décadence).

Aucun des acteurs, pas même le compagnon de saint Antoine, ne s'est douté du tour que leur jouait le photographe, qui a saisi le moment précis où le boucher demandait les renseignements nécessaires sur la généalogie et les antécédents du cadavre gisant les *quatre fers en l'air*, tandis que notre brave cultivateur, quoique coupable d'un *porcicide*, répondait avec la plus grande assurance aux questions de son interlocuteur.

Somme toute, c'est un tableau digne de figurer dans la galerie d'un millionnaire de Chicago, la Porcopolis de l'Ouest. ADAM MIZARE.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A QUÉBEC

Ce monument, dont *Le Monde Illustré* donne aujourd'hui une photo-gravure, n'est pas moins remarquable par son antiquité que par les souvenirs, religieux et historiques, qui s'y rattachent. Les origines de la colonie française au Canada, notre passé militaire surtout avec ses attributs de gloire, revivent tout entiers dans ces nobles annales, vieilles de deux cents années et une.

L'église, telle que la représente notre gravure, est le troisième édifice construit sur le même emplacement. C'est en 1688 que fut posée la première pierre d'une première chapelle, par les soins de l'abbé de Saint-Valier, créé évêque et promu coadjuteur de Mgr de Laval. Cette chapelle fut érigée d'abord sous le vocable de l'Enfant Jésus, et comme pour servir de succursale, dans la ville basse, à la cathédrale.

En 1690, lorsque Phipps et ses vaisseaux eurent été repoussés, avec perte, de Québec, la piété des habitants, attribuant à l'intercession de la Vierge Mère cette délivrance presque inespérée, la petite chapelle de l'Enfant Jésus s'appela Notre-Dame de la Victoire.

En 1711, Walker parut à son tour ; nouvelles intercessions et nouveaux succès ; on connaît la catastrophe de l'Île-aux-Œufs, qui sauva la colonie d'un danger imminent. Par reconnaissance, les dames de Québec se rendirent à la chapelle en pèlerinage d'actions de grâces. Ce fut le début de cette pieuse coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Pour cette seconde faveur, non moins signalée que la première, de la chapelle, le zèle des Québécois fit une église qui prit le nom de Notre-Dame des Victoires.

Notre-Dame des Victoires subit les effets désastreux du siège de 1659, elle fut totalement détruite. Sitôt le calme rétabli, l'on songea à sa réédification : cela s'opéra en trente années, de 1765 à 1793. Mais ce fut en 1817 seulement qu'elle fut terminée et livrée au culte avec son ancien éclat. Depuis lors, l'église a subi des améliorations, mais elle n'a pas été rebâtie en entier. En 1836, 1840, 1854, elle échappa à des incendies désastreux, par une protection manifeste de Marie, et l'on est fier de la garder encore, de nos jours, avec tout le respect que l'on porte aux vieilles reliques du temps jadis. J. S.-E.

En octobre 1889, on place à l'église Bonsecours un baldaquin au-dessus de la statue du maître-autel, œuvre de M. Meloche.